

POÈMES

BLANC SOMMEIL

DOMINIQUE BRAND

Préface de Marius Daniel Popescu

fictio

bn
PRESS

Du même auteur :

Tangente [poèmes], Lausanne, Antipodes,
collection « Traces du temps », 2004.

PRÉFACE

Après *Tangente*, son premier recueil de poèmes, Dominique Brand confirme son talent et sa force poétique avec cette suite de nonante-neuf insomnies présentées sous le titre de *Blanc Sommeil*.

Je connais depuis longtemps Dominique, l'homme qui écrit ce qu'il vit comme il vit, je connais Dominique depuis plus de vingt ans et j'ai assisté pendant toute cette période à son épanouissement poétique. Il m'a toujours fait lire ses textes, je lui ai toujours fait lire les miens. Nous avons partagé régulièrement des repas et des bouteilles de vin, nous nous sommes échangé sans arrêt de nombreuses lectures.

Dans le *Blanc Sommeil*, l'esprit est à écrire, à créer et à recréer incessamment sous les coups du noir et du blanc des heures. Il s'agit de sentir et vivre ces heures, de les travailler, de les saisir, de les classifier en groupes et en chapitres de lumière. Dominique Brand dissèque le temps, il cherche et il réussit à mettre des parenthèses aux heures et à leurs fractions jusqu'à rendre inutile l'évasion de la nuit, la disparition du sommeil.

Les poèmes, chez Dominique Brand, sont ronds et forts comme les billes d'un billard qui ne se soumettent pas aux lois

du hasard, l'air parle et raconte la douleur, le silence est parsemé des objets qui s'expriment par voix et par mélodies.

Les insomnies donnent au repos l'aspect d'un plongeon dans les perceptions qui s'estompent et dans les perceptions à venir, le présent surgit comme une éternité à combattre.

Le rituel du sommeil est inversé, on somnole le jour et on vit la nuit, qui devient un brouillon de poème inédit où le langage est constitué de cris et de rires.

Le désir de s'endormir brusquement, à la commande, et de s'engouffrer dans une anesthésie complète est dominé par l'éveil qui transporte vers la frontière avec la lumière. Cette frontière sépare le conscient du néant ; le voyage entre sens et non-sens fait naître des images surdimensionnées qui fatiguent, qui déroutent, qui assomment et qui t'obligent à l'éveil.

À la fin, la nuit, vécue comme un mal, finit par perdre toute son agression, le poème découvre la vie et son bonheur dans ses moindres détails : de mémoire d'ici, d'ailleurs, de maintenant, de toujours.

Dominique Brand me dit : « Il y a eu pendant longtemps une période de gestation autour de ces moments suspendus, ces moments d'écriture, l'écriture est parfois un temps long, un temps de rumination, de recherche et d'introspection... jusqu'à cette date indéfinie où je me suis mis à écrire en flux tendu, ne plus suspendre le temps, mais s'inscrire dans le temps et inscrire le temps. Ne pas parler à la lune, ne pas parler de la

lune, ne pas jouer sur les mots, ne pas flûter le loup sur une colline. J'ai voulu vivre la nuit, sans courir la nuit, sans courir le noir, juste vivre du noir au jour, sans drame, sans mélo, sans nuit... il faut traverser la nuit dans le jour. C'est une quête qui s'est imposée !

Je ne me suis pas demandé si je devais écrire la nuit, cette histoire d'écrire pendant la nuit, c'est une affaire entendue, mais écrire la nuit, l'écrire, cette putain de nuit qui se prolonge, s'allonge et se rallonge. C'est sans fin, une nuit. Celles qui sont Blanches, elles sont souvent dans un mouvement, une dérive, une héroïque virée saluée avec fierté virile, qu'on salue avec un cachet d'aspirine. Et puis, il y a les Blanches, comme celles des partitions, celles du silence. Celles que j'ai dû écouter, des notes suspendues, suspendues à la nuit, des notes qui défilent sous mes yeux, des notes que je ne peux parfois pas saisir, qui se fauillent d'elles-mêmes dans ce voyage dans la nuit qui n'en n'a pas de bout. »

Et je l'entends, je le vis, je le comprends, je le crois.

Marius Daniel Popescu